

—Je voudrais bien voir ce qu'ils font !

—Et moi entendre ce qu'il disent !

—Comment des beaux mondes comme ça peuvent-ils venir chez Catherine ?

—Qu'est-ce qui peut se passer ?

Ce qui se passait, le voici : Catherine Devoissoud, s'adressant à Blanche et à Renaud en présence de Mme de Beauchamp, de Simone, du docteur Delort et d'Angèle Kaiser, Catherine Devoissoud, disait :

—La preuve que je vous ai dit la vérité, que Fanchon est bien votre fille, cette preuve que j'ai promis de vous donner ici, vous allez l'avoir, madame.

Elle ouvrit une armoire de noyer, en sortit une petite caisse de bois blanc, l'ouvrit, en tira une riche layette ornée de rubans et en disposant les diverses parties sur une table :

—Voici la layette que portait l'enfant que j'ai sauvée des neiges du Trient, dit-elle en réprimant les sanglots qui l'étouffaient.

Blanche avait pris l'un après l'autre les petits vêtements.

Du premier coup d'œil, elle les reconnut :

—Oui, oui ! s'écria-elle, ce sont bien là les objets préparés par moi pour l'enfant que j'attendais !

—Ces ruches, ces petites dentelles, c'est moi-même qui en ai orné ce bonnet, cette brassière ! . . .

—Ces petits vêtements portent notre chiffre, Renaud, notre chiffre brodé de ma main ! Cette pelisse de soie blanche bordée d'hermine, c'est moi qui l'ai taillée, qui l'ai cousue ! . . . Oh oui, je reconnais toutes ces choses que je préparais pour mon enfant, que je cousais avec un attendrissement qui m'emplissait les yeux de larmes, faisait battre mon cœur de joie !

—Oui, madame Catherine, oui, c'est ma fille que vous allez me rendre ! . . . Oh ! vous resterez auprès d'elle ! . . .

—Je ne puis vous séparer de l'enfant que vous avez arrachée à la mort, de ma Fanchon que vous avez nourrie de votre lait, que vous avez entourée de soins, enveloppée de tendresse ! . . .

—Vous resterez auprès de Fanchon, elle aura deux mères ; sa mère Catherine et sa mère Blanche . . . Elle nous aimera toutes deux ! . . .

—Vous ne serez pas jalouse de l'amour de Fanchon pour celle qui lui a donné le jour.

Les deux femmes se jetèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre.

Angèle Kaiser, elle aussi, avait considéré la layette avec attention :

—Je la reconnais, moi aussi, dit-elle. C'est moi qui ai passé à la petite fille que vous veniez de mettre au monde cette brassière, ces bonnets, ces bas et ces chaussons . . .

—Cette pelisse, c'est moi qui en ai enveloppé la pauvre petite, que sur l'ordre de M. Gaston de Pervençères, on conduisait à la mort.

—Dieu vous a choisis, madame, pour sauver notre fille, dit Renaud à la pauvre Catherine. Vous avez recueilli plus tard notre Georget, vous avez été pour les orphelins, pour les martyrs, tendre, vaillante et dévouée. Pour nous les conserver, pour les ravir à leurs ennemis, vous avez souffert, beaucoup souffert !

—Madame Catherine, termina Renaud en s'avançant vers la bonne femme, c'est eux, c'est nous, à présent, qui vous entoureront de soins, de témoignages d'estime et de reconnaissance.

Il pencha sa haute taille, entoura de ses bras le cou de la vieille paysanne suffoquée d'émotion et l'embrassa avec les marques d'un tendre respect.

Mme de Beauchamp, Simone, le docteur Delort, Angèle Kaiser, tous vinrent embrasser la bonne Catherine qui bégayait :

—Vous me permettrez de vivre auprès de mes enfants ! Oh, que vous êtes bons ! . . . Je serai, pour le monde, leur mère nourrice . . . Oui, vous direz : " C'est la nourrice . . . "

—On ne s'étonnera pas que je leur parle comme à mes enfants . . . Et puis, je ne me montrerai pas quand il y aura du monde . . . Je saurai me tenir à ma place . . . Vous me donnerez une chambre de domestique . . . Je les verrai tous deux si beaux, si heureux ! Oh, oui, j'accepte vos bontés ! si vous m'aviez séparée de vos enfants, je serais morte de chagrin.

—Vous vivrez auprès de nous, madame Catherine, avec nous, dit Blanche en prenant les mains de la pauvre femme.

Et chaque année, nous viendrons ici, dans cet humble chalet où nos enfants ont trouvé auprès de vous un refuge, un doux nid de tendresse, nous viendrons tous, madame Catherine, dit Renaud les yeux brillants d'émotion et la voix vibrante, vivre dans ces montagnes, respirer l'air pur qui les a faits forts et beaux !

—Ce chalet est sacré pour nous, n'est-ce pas, ma chère Blanche ? Je demande à Mme Devoissoud de n'y jamais rien changer . . . Ce toit, cet asile béni où vous avez recueilli, sauvé nos enfants, cette chaumière où mon fils et ma fille ont vécu m'est plus chère qu'un palais !

Renaud, transfiguré par la joie, parcourait la salle de la pauvre demeure montagnarde. Ses regards ardents se fixaient sur les murs blanchis à la chaux, sur la table de noyer, les escabeaux, le grand

lit entouré de rideaux de serge verte, le portrait de Devoissoud, le guide brave entre les braves, le mari de Catherine.

C'était une chétive photographie effacée à demi par le temps.

—Votre mari, madame ? questionna-t-il en se tournant vers Catherine.

—Oui, monsieur de Pervençère, mon brave homme de mari. C'est son portrait qu'un ambulancier a tiré . . . J'y tiens, comme vous pensez bien . . . C'est tout ce que j'ai de lui . . .

—Elle hésita un instant, puis :

—J'ai aussi celle de mes enfants, dit-elle.

—De Fanchon ? De Georget ?

—Oui : peu de temps après l'arrivée de Georget, le photographe ambulancier est repassé dans la montagne . . . Il venait tirer des vues du pays pour des Parisiens . . . Il a vu Fanchon et Georget ; " Ce sont vos enfants ? m'a-t-il demandé. — Oui, monsieur. — Ils ne peuvent pas se renier, a continué cet homme ; c'est bien le frère et la sœur. On dirait des jumeaux. Quels beaux enfants ! "

—Alors, cet homme m'a offert de tirer leur portrait ; j'ai accepté.

—Vous avez ces portraits ? questionna Blanche haletante.

Catherine prit son paroissien, sortit du livre une petite épreuve photographique :

—Voici, dit-elle. Chaque soir, après avoir fait ma prière, je les regarde, les chers adorés.

Blanche et Renaud se penchèrent. Un cri jaillit des lèvres de Blanche :

—Je le reconnais ! . . . Je le crois voir lorsqu'il m'a été enlevé ! . . . Mon Georget ! Mon enfant !

Renaud la soutint. Elle défailait d'émotion.

Tous se penchèrent pour examiner la photographie.

Fanchon, en jupe courte, les cheveux nattés, les pieds chaussés de petits sabots, se tenait droite, les doigts entrelacés. Elle regardait bien en face, ses grands yeux d'azur aux longs cils réfléchissaient la lumière du ciel.

Georget, nu-tête, ses longs cheveux bouclés tombant sur le col de sa veste de laine en lambeaux, la petite culotte déchirée descendant seulement au genou, les jambes nues, chaussé d'espadrilles, appuyait la main droite sur l'épaule de Fanchon, de la main gauche il tenait un chapeau montagnard orné d'une plume.

Ses fins sourcils bruns, légèrement contractés, s'abaissaient sur ses larges prunelles d'un bleu si foncé qu'elle paraissait noires.

Sous son nez droit et fin, l'arc de ses lèvres aux coins abaissés par un pli de souffrance exprimait la résolution, la volonté, expression qui soulignait encore le menton accusé.

Ses joues étaient creusées par les privations, brûlées par le grand air.

—Mes enfants ! Mes chers petits ! sanglotait Blanche en approchant ses lèvres pâlies des portraits tremblants dans sa main.

Elle se tourna vers Catherine et, les yeux pleins de larmes :

—Laissez-les-moi, je vous en supplie, implora-t-elle.

Catherine accéda à cette demande et se cacha le visage dans ses mains. Elle comprima les sanglots qui l'étouffaient, alla vers l'armoire, posa sur la table quelques vieilles hardes :

—Voici les vêtements que portait Georget, dit-elle.

Une petite veste couleur de cendre, raccommodée avec de la ficelle, une culotte en lambeaux, une loque de feutre sur laquelle était piquée une plume rouge ; son costume de chez Anspach, sa livrée de mendiant.

Blanche embrassa ces reliques en répétant :

—Mon enfant ! Mon petit Georget !

Elle les fit porter dans sa voiture.

Le moment était venu de retourner au palais des Roses.

—Venez, madame Catherine, venez avec nous . . . Bientôt, je l'espère, nous reverrons nos enfants.

Mais Catherine Devoissoud, au moment de quitter l'humble chalet où elle avait vécu, Catherine Devoissoud sentit ses yeux s'emplir de larmes.

Elle avait fait un pas vers la porte ouverte par Renaud. Soudain, elle s'arrêta ; puis, reculant, elle contempla longuement les vieux meubles, rêvant devant chaque objet qui évoquait pour elle les jours de sa jeunesse, ses amours, ses joies, ce qu'elle avait eu de bonheur en ce monde.

Tout lui revenait avec une netteté étrange.

Elle se voyait avec son mari, le bon Devoissoud. Elle entendait la voix de celui qui avait été son compagnon vaillant et doux.

Puis, sa rêverie suivait le cours de son existence entière ; la mort de son mari, celle de son enfant, son affolement, sa douleur . . .

Et Fanchon, Fanchon que Dieu lui envoyait pour remplacer celle qu'il lui avait prise ! . . . Son amour pour cette petite fille sauvée par miracle et devenue sienne . . .

Et Georget recueilli, le petit garçon échappé des mains de ses bourreaux, le frère de Fanchon . . .

Oui, tout cela était réel !

Et c'est sous ce toit, entre ces vieux murs que ces événements avaient eu lieu !